

# LA NATION

## journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 francs. Abonnement annuel: 72 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

### Reffet ou lumière

Lors du camp de Valeyres de cet été, nous avons consacré deux soirées au magnifique livre de Christophe Flubacher *Les peintres vaudois, 1850 – 1950*<sup>1</sup>. Un thème longuement traité par Flubacher a retenu l'attention des participants, celui de savoir si les peintres vaudois se reconnaissent dans une identité commune, s'il existe un art vaudois, comme il existe une peinture valaisanne à laquelle l'auteur a consacré un autre ouvrage.

Au tournant du siècle, les critiques artistiques officiels sont très patriotiques et leur patriotisme est résolument suisse. C'est pour eux une évidence que le rôle de l'art est de magnifier ce sentiment. Le critique Albert Trachsel écrit à propos de l'Exposition nationale de 1896: «Et d'abord, nous voudrions une fois pour toutes que l'on cessât de nous rabâcher à tout bout de champ ces expressions de Suisse allemande, de Suisse française, et de Suisse italienne, les Suisses ne sont ni Allemands, ni Français, ni Italiens, les Suisses sont des Suisses, ils sont fiers de l'être... Donc, pour que notre Art soit bien le reflet de l'âme, du caractère suisse, les oeuvres de nos peintres et sculpteurs devront être viriles, musclées comme nos taureaux des monts ou nos magnifiques bergers.» Suivent les reproductions du «Taureau dans les Alpes» de Burnand et du «Guerrier furieux» de Hodler. Le taureau de Burnand est impressionnant, mais c'est Hodler, avec ses farouches hallebardiers bosselés de muscles, qui représente aux yeux des critiques l'essence de la peinture patriotique suisse. C'est lui, le «reflet» de l'âme suisse que demande Trachsel.

La Suisse de Trachsel, virile et hodelérienne, c'est surtout la Suisse allemande. Les Suisses qui parlent français ne s'y retrouvent guère et cherchent à se définir une culture et des arts propres. Au début, la définition est imprécise:

en particulier, on n'est pas au clair sur les contours et les caractéristiques de cette autre culture suisse, francophone pour les uns, carrément française pour Budry, latine pour d'autres, ou rhodanienne, ou vaudoise. Il faudra Ramuz pour saisir l'importance décisive de la relation au territoire, et pour désigner celui-ci comme le Pays de Vaud. Une génération plus tard, les fondateurs de la Ligue vaudoise prolongeront la même approche sous l'angle institutionnel.

Comme toujours, la réaction commence par se placer sur le même terrain que ce à quoi elle réagit. La réaction emmenée par Budry substitue une référence romande à la référence suisse. Ce recentrement, en soi souhaitable, conserve à l'artiste le statut de miroir habile et fidèle de la société, avec tous les risques de le vouer au régionalisme, au pittoresque, au typique, au folklorique, au touristique.

L'art est tendu vers la beauté. Toute finalité autre qu'on lui assigne, qu'il s'agisse de la religion, de la morale, ou du sentiment patriotique, est une intrusion. Chercher à tout prix à réunir nos peintres dans ce qui serait une sorte de catégorie artistique vaudoise, c'est mettre le doigt dans l'engrenage de la récupération idéologique.

Nous avons contemplé les nombreuses reproductions choisies par Flubacher. Un des participants a jugé que la peinture vaudoise se caractérisait dans son ensemble par un «lyrisme tranquille». Ce jugement touche juste dans beaucoup de cas, Palézieux, Bosshard, Clément, Buchet, Hermanjat ou Alice Bailly. Mais Vallotton et ses toiles si souvent agressives ou acides? Et les oeuvres engagées de Steinlen? Et Soutter?

Il est vrai qu'un Borgeaud, avec ses lumières indirectes, ses couleurs calmes, ses intérieurs immobiles en at-

tente du retour de figures provisoirement absentes, illustre bien une certaine mentalité vaudoise. On s'y sent bien. Chez Bocion aussi, dont l'art relie toute chose et exprime avec douceur un désir d'unité qu'on retrouve chez les Vaudois. Mais le Pays et ses habitants, c'est la matière de leur art, non sa finalité.

Le Vaudois se retrouve dans ces toiles. Il y découvre une connivence directe avec «ses» artistes, qui est d'ordre sentimental et psychologique. C'est l'origine du succès prodigieux du «Labours dans le Jorat» de Burnand. Mais avec Borgeaud ou Bocion, c'est plus qu'une simple connivence. Le Pays de Vaud qu'ils «reflètent», pour reprendre la formule de Trachsel, ils font plus que le refléter, ils l'empoignent, le malaxent et le recréent. Ils en font quelque chose d'autre. Ils l'extraient du monde ordinaire que nous connaissons, et ils le transfèrent dans le permanent. Ils le rendent incorruptible. Flubacher cite Ramuz à propos de Cézanne: «C'est tellement la Provence que ce n'est plus

elle.» Borgeaud, Bocion, Clément aussi, et Chinot, et Hermanjat, et Bercher (qui n'a pas l'honneur de figurer dans l'ouvrage), c'est tellement le Pays de Vaud que ce n'est plus lui.

Vaudois eux-mêmes, ces peintres donnent aux Vaudois un reflet de ce qu'ils sont et en même temps supérieurs à ce qu'ils sont. Leur œuvre nous lance un appel non pas tant à changer qu'à aller au bout de nous-mêmes, à être entièrement ce que nous ne sommes qu'à moitié.

Il faut inverser la question posée par Trachsel, et que pose aussi Budry. Les artistes étant des lumières avant d'être des reflets, il ne faut pas tant se demander dans quelle mesure les artistes vaudois reflètent le Pays, question justifiée mais secondaire, que se demander dans quelle mesure ils l'éclairent et orientent le cours de notre vie individuelle et collective.

OLIVIER DELACRÉTAZ

<sup>1</sup> Editions Favre, Lausanne, octobre 2008.

### Les Très Riches Heures du Conservatoire

Le Conservatoire de Lausanne vient de vivre deux événements exceptionnels. Leur niveau est tel que l'on peut sans hésiter le qualifier d'europeen.

Le premier s'est tenu à mi-mai, où, durant quatre jours, Jesus Lopez-Cobos a dirigé un cours de maître entièrement consacré à la direction de l'opéra *Così fan tutte* de Mozart. Des jeunes chefs, candidats venus de l'Ancien et du Nouveau Monde, quatre d'entre eux ont eu l'insigne privilège de diriger l'Orchestre de Chambre de Lausanne en personne, tout au long de deux jours de travail, avant que deux ne soient retenus pour le concert final, donné devant une salle comble et un public enthousiaste.

Il faut saluer une telle réussite, rendue possible grâce à plusieurs raisons. Tout d'abord, la présence aujourd'hui à Lausanne d'un enseignement professionnel du chant d'une si haute qualité qu'il a permis d'assurer tous les rôles d'un opéra de cette importance, ce qui est une véritable gageure! Saluer aussi l'esprit d'étroite collaboration qui existe maintenant entre l'OCL et le Conservatoire. Saluer enfin avec reconnaissance l'engagement des musiciens de l'orchestre au profit d'une expérience de cette nature, tout à la joie de retrouver leur ancien directeur artistique, sans oublier de remercier le mécène grâce à qui une aventure pédagogique et artistique de cette valeur s'est déroulée à Lausanne.

Le second événement est plus récent, puisqu'il date du 6 juin. Cette fois, un duo de percussionnistes, âgés de moins de trente ans, le Tchiki Duo, a présenté un spectacle d'une incroyable maîtrise technique, mais tout aussi émouvant par sa véritable et profonde musicalité. Un spectacle qui sera présenté cette année

au Japon, en France, en Allemagne, en Russie et en Pologne. Sans compter que les deux jeunes musiciens sont appelés comme professeurs invités cet été à la *Hochschule* de Detmold, l'une des meilleures d'Allemagne. Ici encore, se trouve au départ l'enseignement tout à fait remarquable du Conservatoire de Lausanne, dont le titulaire tient à assumer tant la classe des débutants que celle des professionnels: un exemple d'humilité vraie et féconde. Cette classe, à elle seule, n'a-t-elle pas bénéficié de cinq bourses de Fr. 50000.- de la Fondation Leenaards? Rarement, argent aura été plus judicieusement attribué.

Un exemple de son rayonnement? Le Duo Tchiki s'adjoint un troisième partenaire pour une partie de son programme, un Ukrainien, qui a fait ses études à Kiev, où il a obtenu son diplôme de virtuosité, avant de devenir percussionniste titulaire de l'Orchestre National Symphonique d'Ukraine, en 1996. Lorsqu'il décide de poursuivre des études musicales, où se dirige-t-il? Au Conservatoire de Lausanne, où il obtient en 2004 un diplôme de concert! En 2010, le Conservatoire fêtera les vingt ans de son installation dans les anciennes Galeries du Commerce. On mesure mieux aujourd'hui la sagesse des décisions prises à la fin des années 80 par la Ville de Lausanne et l'Etat de Vaud. Car c'est bien grâce à l'infrastructure actuelle, que le passage de 300 à 500 élèves professionnels, dû à l'accueil des Conservatoires de Sion et de Fribourg, a pu être réalisé. Comme c'est grâce à elle que des enseignements dignes de ce nom sont dispensés, à l'origine d'événements aussi réjouissants et aussi flatteurs pour notre Pays.

JEAN-JACQUES RAPIN

### Missions concrètes

Notre armée publie de temps en temps un magazine d'informations destiné aux militaires incorporés. Depuis peu, ce magazine se nomme *armée.ch*. Dans le numéro 1/09 distribué récemment, le Conseiller fédéral Maurer livre un bref message à tous les militaires. Ce message est encourageant pour chaque militaire; il l'est pour l'armée en général.

Monsieur Maurer commence par affirmer que «l'armée suisse doit être suffisamment forte pour pouvoir, en cas de besoin, défendre les intérêts de notre pays». Légèrement voilée, on croit tout de même percevoir une référence à la mission première de l'armée: la défense du territoire. Fort bien. Monsieur Maurer dit ensuite avoir passé le plus de temps possible, durant les mois écoulés, auprès de la troupe; il s'agissait de faire un état des lieux. Son premier constat

porte sur la lassitude des militaires vis-à-vis des multiples réformes et la fuite en avant dans ces réformes. Ce constat n'a rien d'extraordinaire mais il est juste; nous nous réjouissons que Monsieur Maurer le fasse. Le Conseiller fédéral termine son message en relevant qu'«il est apparu que les trois tâches de l'armée mentionnées dans la loi sur l'armée et l'administration militaire sont trop abstraites. [...] le Conseil fédéral et le Parlement devront formuler des missions concrètes [...]»

Le Conseiller fédéral Maurer semble vouloir donner à l'armée une stabilité et un fondement sur sa mission première. Cela est bon. Nous attendons toutefois de vérifier en actes les paroles tenues par le chef du DDPS, en particulier quant aux missions concrètes à assigner à l'armée.

JLF

## Une trilogie transylvaine

L'auteur hongrois Miklos Banffy (1873-1950) a écrit un roman d'une dimension impressionnante, publié dans sa langue originale en 1937, en trois volumes, totalisant plus de 1600 pages. Ceux-ci ont été traduits récemment en français sous les titres de *Vos jours sont comptés* pour le premier, *Vous étiez trop légers* (tome II) et *Que le vent vous emporte* (tome III). Ces titres – les inscriptions sur les murs du palais royal de Babylone, lues et interprétées par Daniel – évoquent bien la fin d'une époque que l'auteur a vécue à partir d'une position privilégiée: noble de naissance, comte, propriétaire d'importants domaines agricoles et forestiers, et homme politique d'un haut niveau – il a été membre du gouvernement dans les premières années du siècle passé, avant la guerre de 14.

Pas de chapitres, pas d'intertitres, une oeuvre d'un bloc, où il est par conséquent difficile de trouver des repères une fois tournée la dernière page, oeuvre que l'auteur a certainement conçue, et que les éditeurs présentent comme une ample et pleine évocation d'un pays et d'une époque, et comparant à d'illustres modèles tels que *Le Guépard*, de Lampedusa, ou *La Recherche*, de Proust.

Le mouvement du récit va de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, époque encore glorieuse pour l'empire austro-hongrois et pour le royaume hongrois dans sa plus grande extension (qui sera considérablement diminuée après la défaite de 1918) jusqu'à la déclaration de guerre suivant l'assassinat de Sarajevo. Le tragique de cette évolution est accentué par des drames personnels, amours défuntes, échecs de vie, suicides, le tout baignant dans une atmosphère générale d'insouciance, d'aveuglement politique, mais encore de fêtes, de noces, de kermesses, de bals, de chasses; de duels aussi, fréquents, mais souvent d'un formalisme qui frise la comédie. Les tziganes sont présents dans tous les événements joyeux, ils sont là avec leurs instruments avant même qu'on ne pense à eux.

La nature est belle, les champs, les forêts, les ciels sont ceux d'un peintre qui les connaît et les aime:

*Il faisait un temps splendide. Le soleil – ce soleil méridional – était déjà chaud et printanier. La neige étincelante qui coiffait les hautes montagnes semblait toute proche, plus proche même que les suites de collines, et comme détachée du socle sombre des rochers et des sapinières. Au loin, les cimes colossales de l'Ortler flottaient, légères et vaporeuses, dans la pureté azurée d'un ciel presque italien. Autour, des pommeraies, des vignes en berceau. Beaucoup d'arbres toujours verts, des lauriers, des cèdres, des jasmîns et des camélias...*

Et ces impressions d'un lever de soleil:

*La lumière grandit d'instant en instant. Les sommets, sans qu'on puisse le prévoir, soudain se colorent, les plus lointains d'un bleu léger, les plus proches d'un vert somptueux. Un émail rose court à flanc de rochers; il n'y a encore d'ombre nulle part. Chaque chose, selon sa nature, retrouve simplement ses couleurs. Le monde entier attend, le coeur battant, la seconde où s'accomplira de nouveau l'éternel mystère du lever du soleil [...] Adrienne s'avance d'un pas et, presque en extase, elle ouvre ses bras au soleil...*

La nature n'est pas oubliée, les jeunes filles non plus. Après Adrienne, Lilli Illésváry, qu'aperçoit Balint (le

personnage principal et porte-parole de l'auteur) dans le grand salon du château des Szent-Györgyi:

*Balint admira une fois de plus la perfection de sa démarche et de ses gestes. Cette immense salle blanche avec ses murs revêtus de stuc, ses meubles rouge et or, ses grands portraits aux cadres surchargés d'ornementations, semblait faite pour cette fille au teint de lait, presque frêle en apparence, qui traversait la pièce avec la légèreté d'un papillon, et dont on sentait pourtant, à la voir, qu'elle était d'une race aussi dure que l'acier.*

Balint lui-même habite le château de Dénestornya, en Transylvanie, cette immense province qui fit toujours partie de la Hongrie, jusqu'en 1920. Les domestiques sont nombreux, et on y vit un style de vie plein de respect et de bonnes manières dont la disparition est un signe de la malice des temps:

*À Dénestornya, les domestiques s'exprimaient toujours à la première personne du pluriel. Un pluriel de majesté.*

*Ils disaient: notre luzerne, notre avoine, notre prairie, notre jument, notre étalon, nos vaches, nos boeufs, nos ânes. Tous, du doyen des palefreniers aux garçons d'écurie et du majordome aux filles de cuisine et aux marmittons, en passant par les valets, le grangier, les gardes-forestiers, les jardiniers, sans oublier les cuisinières, le charbon, le maréchal-ferrant, tous disaient: notre carriole, notre charrette, notre casserole, notre plat, et même, en parlant du gibier: nos daims, nos lièvres, nos faisans. Ce qui était à leurs maîtres était aussi quelque peu à eux, pensaient-ils, et ils en prenaient soin en conséquence. Ils étaient terriblement fiers de Dénestornya. Le château, le domaine n'avaient pas, selon eux, leurs pareils au monde.*

*Cette conception était la conséquence d'une symbiose qui se poursuivait depuis des générations.*

La mère de Balint, la comtesse Róza Abády, reçoit deux invités, Áron Kozma et Gazsi Kadacsay. Et voici qui surprend:

*Au déjeuner, elle fit asseoir Áron Kozma à sa droite, ce qui était naturel, puisqu'il n'était pas de la famille alors que Kadacsay était un parent éloigné.*

*Le propre de la politesse n'est-il pas cette distinction paradoxale?*

À la mort de son père, Balint avait à peine huit ans. Il se souvient mieux de son grand-père, Péter Abády qui l'entretenait volontiers de sa vie, de l'histoire de Dénestornya, des travaux et des jours qu'on y passait. À l'église, Balint avait été frappé par tout ce qui portait la marque ou le souvenir de sa famille; il en fit la remarque à haute voix: *C'est tout de même extraordinaire que ce soient les Abády qui aient tout fait faire ici...*

*Le vieux Péter, s'arrêtant, l'avait dévisagé un instant.*

*– Cela, mon garçon, n'a rien d'extraordinaire. Autrefois, au temps du servage, tout était au seigneur. Il lui appartenait donc de tout faire, de faire construire et de faire réparer. Il en avait le devoir moral. Nos ancêtres se sont toujours acquittés du leur. Tu serais bien inspiré d'en prendre de la graine.*

*– Que nombre de nos ancêtres aient occupé des postes importants, cela non plus n'est pas surprenant; leur situation sociale, leur fortune, leurs relations familiales suffisaient à l'expliquer. La seule chose dont on puisse tirer satisfaction est qu'ils aient accompli honnêtement leur devoir. Ce fut le cas pour la plupart*

*d'entre eux. Mais l'orgueil nobiliaire est toujours ridicule et nuisible. J'y ai beaucoup réfléchi. Il ne peut être source de force que dans un seul cas: si nous le tournons non pas vers l'extérieur, vers les autres, mais vers l'intérieur, vers nous-mêmes. Si celui qui l'éprouve considère seulement qu'il n'est inférieur à personne. Appelé à un poste éminent, il ne se sent pas grandi; destitué, il ne se sent pas plus petit. Si l'on fait appel à lui, il ne se prend pas pour un admirable génie, il sait que c'est une conséquence de la position de sa famille, car la structure de la société hongroise est telle que ce sont jusqu'à présent les aristocrates qui ont été portés aux postes dirigeants. C'est également une force quand nous avons l'obligation morale de refuser un poste ou de le quitter. Il nous est plus facile de le faire, car nous ne pensons pas être plus en l'acceptant ou en le conservant; si nous le faisons, nous serions moins au contraire, car nous aurions transigé avec notre conscience. C'est là ce que signifie «Noblesse oblige». [...]*

*Sans doute Péter pensait-il à ce dont il n'avait jamais parlé: sans lui demander son avis, François-Joseph, en 1860, lors de l'octroi du Diplôme d'octobre, l'avait nommé au Conseil d'Empire. L'avis de nomination lui avait été adressé, mais Péter Abády l'avait retourné à l'envoyeur accompagné d'une lettre de refus. [...] Le souverain avait été si fâché contre son grand-père que celui-ci, considéré comme rebelle, avait figuré, jusqu'au Compromis, sur la liste des suspects. Il est vrai que par la suite, on l'avait d'autant plus honoré.*

Le Conseil d'Empire, on le voit par cet épisode, fut un sujet de conflit dès le début du règne de François-Joseph; à l'époque de ce récit, dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, il s'y ajoute le projet d'une transformation de la Double Monarchie à d'autres peuples des Balkans; il est inscrit dans le programme de l'héritier François-Ferdinand. Les Hongrois, qui ont une position privilégiée dans l'Empire, y sont très opposés, par crainte d'un afflux de populations slaves d'une part, et par la centralisation de l'État unitaire que cela entraînerait. Et Balint argumente face à un partisan de l'héritier:

*Élargir la Monarchie aux peuples des Balkans? L'engraisser pour en faire un peuple de cent millions d'habitants? Faire entrer dans le même enclos les nations les plus diverses par leur passé et par leur culture? S'imaginer qu'on sera plus fort, ne pas penser un seul instant qu'on pourrait en être affaibli? Oh! bien sûr, il serait possible alors d'aligner énormément de soldats, mais ce qui maintient les dynasties, ce ne sont pas les baïonnettes; ce sont des traditions, et une infinité de liens sociaux. Un tel édifice serait presque aussi insensé que l'Empire mexicain de l'archiduc Maximilien! [...]*

*Le fondement de la Monarchie, c'est la tradition. La tradition la maintient. Les mille fils qui la relient aux institutions du pays et aux diverses couches de la société. Le souverain qui les briserait, qui nivellerait vers le bas, détruirait les fondements mêmes de la monarchie héréditaire. Une telle rupture peut être le fait d'un dictateur porté au pouvoir par la révolution et que seule y maintient sa popularité, ou encore d'un général victorieux que son armée soutient. Dans leur cas, il s'agit du pouvoir d'un seul et qui subsiste tout au plus aussi longtemps qu'il est en vie. Niveler, celui-là le peut, et il sera même bien avisé de le faire, car il sera d'autant plus puissant que la*

*société sur laquelle il règne sera moins articulée. Mais la transmission héréditaire du pouvoir suprême n'est possible que là où le peuple se divise en classes sociales, des classes pour lesquelles cette monarchie héréditaire est de tradition. Car la souveraineté héréditaire n'est en aucune façon d'origine logique, c'est une question de sentiment. La tête couronnée, qui elle-même révolutionne, qui se met à la tête de la démagogie, peut elle-même prospérer, mais ce faisant, elle prépare la république, sinon même l'éclatement de ses pays.*

\* \* \*

L'intérêt politique de Miklos Banffy apparaît dans ces réflexions sur la monarchie; il est à noter que le monarque régnant n'est pas hongrois, mais que c'est l'empereur d'Autriche, François-Joseph; le choix de notre auteur ne tient donc pas d'abord à un sentiment national, mais à une nécessité politique pour l'ensemble des pays de l'Empire.

Mais ce ne sont pas les problèmes intérieurs de l'Autriche-Hongrie, que le roman développe longuement, qui peuvent nous retenir. Leur présence, pour ceux qui les subissaient, a pu détourner l'attention sur l'accessoire. Ils ont de l'intérêt à ce titre. C'est la situation internationale qui, sous un calme apparent, est grosse des plus gros dangers. Or, personne, dans le pays, ne croyait à l'éventualité d'une guerre européenne. La course aux armements avait commencé, mais tous considéraient qu'il s'agissait de mesures de précaution. *Dans les partis, toute vie a cessé*, dit Banffy. Au Parlement de Budapest, chacun a son programme propre. Les «quarante-huitards» sont les héritiers de l'époque révolutionnaire de 1848, où la Hongrie a combattu pour se libérer du joug autrichien, révolte qui se termina par une défaite. Les «soixante-septards» sont partisans du maintien du Compromis de 1867 qui fit de la Hongrie un royaume rattaché directement au souverain de l'Empire, celui-ci devenant Roi de Hongrie.

Dans les partis, présidence ou comité directeur, l'instance dirigeante, quel que soit le nom qu'on lui donne, travaille seule et le plus souvent à huis clos. L'alliance des partis l'y oblige.

Car cette alliance est fragile. Les «quarante-huitards» indépendantistes et libéraux d'une part, les constitutionnalistes conservateurs et «soixante-septards» ainsi que le très clérical Parti populaire d'autre part, ne peuvent cohabiter que s'ils évitent soigneusement les sujets épineux. Or non seulement ceux-ci sont très nombreux, mais presque toutes les questions d'actualité en font partie, à commencer par celle de la banque d'émission et de l'espace douanier indépendant.

Les bases du programme n'épuisent pas la liste des sujets délicats. S'y ajoutent une quantité d'autres choses, les questions personnelles, les subventions

(Suite en page 3) →

## LA NATION

Rédacteur responsable:  
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:  
Place Grand-Saint-Jean 1  
Case postale 6724, 1002 Lausanne  
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)  
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch  
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch  
Imprimerie Beck, Lausanne

## Avons-nous besoin de cantons bilingues ?

On pourrait le croire à lire ces lignes: [...] *Il faut en Suisse des cantons bilingues, biculturels, et montrer que différentes langues, cultures, religions, mentalités, etc. peuvent continuer à vivre ensemble.* [...] Ce texte a pour auteur le professeur Ulrich Windisch dans un article intitulé «Question jurassienne: Une double loyauté est-elle possible?» et paru le 16 juin dans *Le Nouvelliste*. L'auteur commence par affirmer que dans les années 1960 à 1980 il était un partisan déclaré de la constitution d'un Canton du Jura. A le voir aujourd'hui prôner l'existence de cantons bilingues, on a l'impression que le professeur a changé son fusil d'épaule et veut maintenir le Jura-Sud dans l'obédience bernoise au nom d'une nécessité pour la Suisse d'avoir des cantons bilingues.

Sont-ils vraiment nécessaires? Laissons de côté le Canton trilingue des Grisons qui pourrait à lui seul faire l'objet d'un article. Ne disons rien non plus du cas particulier du Canton du Jura, canton bilingue à cause de la seule commune de langue allemande, Ederswiler, dans le district de Delémont, ce qui a engendré quelques complications administratives ayant, semble-t-il, trouvé leur solution.

Les deux cantons bilingues traditionnels sont Fribourg et le Valais. Au Moyen Age, ces cantons dans leur noyau originel sont germaniques: Freiburg et les terres de la Singine, l'évêque de Sion et les Dizains du Haut-Valais dont le territoire va jusqu'au pont de la Morge, aux portes de Sion. Dans la foulée de l'ex-

pansion bernoise vers le Pays de Vaud et le Chablais au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, ces pouvoirs politiques germaniques ont conquis de vastes territoires de langue française. Ces populations majoritaires, bien que sujettes dans des Etats où le pouvoir politique est germanique, seront peu à peu assimilées par leur canton sans perdre leur langue, si bien qu'au moment où les troupes de la France révolutionnaire pénétreront en Suisse en 1798, on n'assistera pas à un mouvement séparatiste sérieux fribourgeois ou valaisan.

Tel ne fut pas le cas de Berne et du Pays de Vaud. On n'épiloguerà pas ici sur le problème de savoir pourquoi Berne, au contraire de Fribourg et du Haut-Valais, vit les Vaudois échapper à son obédience. Il nous suffit de constater l'unité cantonale indéniable de Fribourg et du Valais. Alémaniques et Romands se sentent d'authentiques fribourgeois ou Valaisans.

Bien sûr, il y a parfois des problèmes; ces cantons doivent avoir une administration bilingue, ce qui complique les choses. Mais le principe de la territorialité des langues clairement appliqué (avec quelques communes mixtes dont la ville de Fribourg, germanique pour une minorité importante de sa population) permet de vivre en paix au sein d'une même patrie cantonale.

Autre est le cas de Berne et de son Jura. Le mariage forcé qui fut imposé par le Congrès de Vienne en 1815 ne fut pas un mariage heureux. Que de conflits entre Berne et le Jura au long de ces deux siècles de cohabitation! Contraire-

ment à Fribourg et au Valais, il y a deux peuples dans un même canton, situation unique au sein de la Confédération. Si le Nord, foncièrement séparatiste, a constitué dès 1978 le Canton du Jura, il y a dans le Sud une minorité importante de la population qui ne se reconnaît pas dans la patrie cantonale bernoise et dans le pouvoir politique qui la régit. Dès lors, loin d'être un pont entre la Suisse allemande et la Suisse romande, comme l'affirme souvent la propagande pro-bernoise (on ne le dit guère pour Fribourg et le Valais), il y a dans le canton de Berne un conflit politique qui perdure et qui nuit à la Confédération.

Dès lors les exhortations morales du professeur Windisch telles que: [...] *C'est en collaborant activement et concrètement dans la vie quotidienne que naît peu à peu une identité et une confiance communes, pouvant à la longue déboucher sur des «remaniements parcellaires»* [...] paraissent bien inadéquates, après deux siècles de cohabitation difficile, pour résoudre le problème politique posé par la question jurassienne. La récente déclaration de l'Assemblée Interjurassienne (AIJ) est claire: *statu quo* ou séparation pour créer un Canton du Jura réunifié.

C'est d'ailleurs aussi la position du gouvernement bernois qui a toujours exclu les «remaniements parcellaires», c'est à dire un statut d'autonomie substantiel à l'intérieur du Canton de Berne. Le *statu quo* maintiendra une situation de conflit, d'autant plus que la ville de Moutier et ses autorités sont fermement

séparatistes. Si le Sud rejoignait le Canton du Jura, le conflit serait rapidement réglé. Certes, il y a dans le Jura-Sud de farouches pro-Bernois, sans compter les descendants parfois mal-assimilés des familles bernoises implantées dans le Jura selon une volonté politique de germanisation pratiquée par le gouvernement bernois entre la guerre de 1870 et celle de 1914. Au moment de l'indépendance vaudoise en 1798, il y eut aussi des Vaudois partisans déclarés de Berne (Ferdinand de Rovérea et la «Légion fidèle» qui combattirent aux côtés des Bernois contre les Français). Mais quinze ans plus tard, à la chute de l'empire napoléonien, il n'y avait personne pour demander un retour du Pays de Vaud dans le giron bernois. Nous pensons qu'il en irait de même au Jura et que la réunification jurassienne marquerait la fin du conflit. La solution n'est pas d'abord morale, mais politique. C'est la position que notre journal a soutenu sans discontinuer dès 1947.

Plus que de cantons bilingues, nous avons surtout besoin de cantons ayant une solide unité cantonale pour se défendre contre le pouvoir fédéral envahissant. Notre espoir politique: que le gouvernement et le peuple bernois comprennent qu'ils n'ont rien à gagner dans ce conflit qui perdure. On aurait un canton bilingue de moins, la belle affaire! (encore qu'avec Bienne, Berne pourrait toujours revendiquer ce titre). Mais la paix confédérale y gagnerait.

ERNEST JOMINI

### Une trilogie transylvaine (Suite)

→ (Suite de la page 2)

à l'artisanat et à l'industrie, les nominations des préfets et des commissaires, du gouvernement, nominations qui doivent concilier souci des compétences et respect du poids du parti; sans parler de l'insondable problème du suffrage universel que toute la Coalition a promis au roi d'instituer, mais dont les modalités seront décisives pour la part de pouvoir qui reviendra à chaque parti.

L'image de la désagrégation politique est aggravée du fait qu'il y a encore, à l'intérieur du parti gouvernemental, les factions dissidentes, celles qui, fluctuantes, obéissent tantôt à l'un, tantôt à l'autre; leurs fidèles ne sont pas sûrs, et leur nombre varie, lui aussi, en fonction des fluctuations du baromètre politique. Moins nombreux par temps calme, ils se multiplient avant la tempête, comme les mouettes au bord de la mer. Un discours ronflant, une manœuvre habile suffisent pour les faire changer de bord.

Au début de l'année 1914, seuls quelques signes discrets, sans caractère alarmant pour la population en général, ni même pour le Parlement, préoccupé par ses problèmes internes, peuvent alerter quelques esprits. Il y a pourtant des mouvements diplomatiques, des contacts, des accords secrets, des mobilisations de troupes, quelques déplacements d'unités de marine. C'est à la fin du mois de juin qu'a lieu l'assassinat de François-Ferdinand. Ce drame ne semble pas avoir touché les Hongrois dans leur sentiment; ceux-ci, dans leur majorité, ont plutôt poussé un soupir de soulagement, opposés qu'ils étaient aux projets de l'héritier.

Seuls quelques-uns qui, comme Balint, prenaient en compte que la Monarchie, si elle voulait conserver son prestige de grande puissance, ne pouvait

ignorer que l'attentat était l'oeuvre d'un complot serbe dont les fils conduisaient à Belgrade -, seuls ceux-là étaient inquiets pour l'avenir.

Une seule chose pouvait justifier une certaine confiance. Celui qu'on avait assassiné était un prince du sang. Les monarques européens, tous apparentés les uns aux autres, pouvaient difficilement prendre parti pour les meurtriers d'un prince héritier.

Si le gouvernement en profitait, s'il était assez habile pour ajuster son affaire à cette façon de voir, s'il se contentait de présenter une exigence certes très sérieuse mais n'offrant aucune prise au soupçon de chercher la guerre sous le premier prétexte venu afin de pouvoir mettre au pas la Serbie, alors la crise avait des chances d'être surmontée sans conflit.

Mais la population ne rêve que d'en découdre avec les Serbes, et les ministres les plus influents ne peuvent admettre qu'une grande puissance accepte un affront d'un petit pays sans le venger.

On sait que les responsabilités du déclenchement de la guerre de 14 donnent lieu à toutes sortes d'opinions chez les historiens qui ont étudié le sujet, quant à la forme et aux circonstances de l'ultimatum. Miklos Banffy ne prétend pas donner une version indiscutable. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il a connu les protagonistes, c'est un témoin proche, en particulier de Tisza, président du gouvernement hongrois, qu'il a fréquenté et avec qui il a pu s'entretenir directement. Il faut l'entendre:

*Personne ne pouvait savoir que Tisza était contre la guerre, personne au monde, hormis les membres du Conseil de la Couronne. C'était ce Conseil qui avait décidé d'adresser l'ultimatum à la Serbie. Au cours du débat, Tisza avait même donné sa démission. Il n'était resté qu'à la demande expresse du vieux*

*François-Joseph. Cette démission, il l'avait offerte dans l'espoir d'obtenir un texte plus mesuré. Quand cependant il avait vu qu'il se battait en vain, qu'il ne pouvait imposer son point de vue face à l'intransigeance de Berchtold, le ministre des Affaires étrangères, et de Conrad, le Chef d'État-Major, il était resté à son poste, se sachant seul capable, en cette heure éminemment critique, de maintenir la cohésion du pays. [...] Il endossait la responsabilité d'une guerre que de toutes ses forces il avait voulu éviter. Il avait accepté tout l'odieux de l'obtention du casus belli. Par devoir, et en toute lucidité. Il l'assumait totalement, en silence. Il devait l'assumer jusqu'à sa mort.*

Le 4 août, Balint reçoit une lettre de Slawata, le partisan et agent propagandiste de François-Ferdinand.

*Slawata était apparemment très satisfait:*

– Berchtold hat die Sache brillant gemacht...

*Et d'expliquer en quoi le ministre des Affaires étrangères avait été tellement brillant. Il n'avait pas communiqué le texte de l'ultimatum à ses alliés. Il ne l'avait communiqué ni à l'Italie, sachant que Rome l'aurait aussitôt*

*transmis aux puissances de l'Entente, ni à l'Allemagne, de peur que Berlin n'en fit part à Rome. Si le texte était venu à l'avance à la connaissance des Alliés, ils auraient certainement voulu l'édulcorer, le reformuler, en discuter. Ils auraient empêché le «règlement de compte définitif»: die endgültige Abrechnung. Mais ainsi il avait pu agir sans que quiconque refût son bras. [...]*

*Plus loin, une autre phrase le frappa: Conrad war auch famos! Conrad aussi était un fameux gaillard. C'était lui qui avait brisé l'opposition de François-Joseph. Il lui avait affirmé que les Serbes avaient franchi la Save. Cela ne fut pas confirmé, mais c'était seulement ainsi qu'il avait pu lui extorquer sa signature.*

C'est sur ces événements que se termine la grande trilogie de Banffy. Fin du roman et de nombreux destins, fin d'une société, mais aussi humiliation d'un pays qui se vit, au traité de Trianon, en 1920, amputé des deux tiers de son territoire et de la moitié de sa population. Il fut, autant que l'Empire lui-même, un des plus grands perdants de la guerre de 14.

GEORGES PERRIN

### Juvenilia XCV

Tout le monde connaît la trop fameuse «Enquête PISA», chargée de comparer les performances des écoliers du monde. Quelques-uns de mes élèves sont convoqués à cet examen. Une circulaire de rappel les invite à se rendre à telle heure «dans la salle idoïne».

– Idoïne? s'exclame Angelica, je ne sais pas où c'est! Je connais les salles de gym, la salle Molière, la salle des maîtres, mais la salle Idoïne...

– Idoïne est un adjectif qui signifie adéquat, approprié. A défaut de

briller à l'enquête PISA, vous aurez au moins appris un nouveau mot. Cet été, vous pourrez épater vos correspondants en signalant que la température de l'eau était idoïne... En l'occurrence, la salle «idoïne» est la 447.

Timour, qui n'écoute jamais rien, se réveille mollement de sa torpeur:

– L'iguane, c'est pas plutôt un animal?

J.-B. ROCHAT

## Revue de presse

### Assistance au suicide

Dans son édition du 11 juillet, *Le Temps* publie une lettre du docteur Jean Martin, ancien médecin cantonal, membre de la Commission nationale d'éthique, dont voici les passages principaux:

[...] *Ma carrière de médecin officiel m'a montré que certaines situations n'ont pas de solution idéale mais seulement des mauvaises et des moins mauvaises. Et qu'il importe d'étudier les enjeux d'un problème donné du point de vue de la personne individuelle d'une part, de celui de la collectivité d'autre part. L'acceptabilité sociétale de l'aide au suicide organisée par Exit, ne paraît pas poser de problème en situation de grande souffrance en fin de vie. Mais la question est distincte s'agissant des «fatigués de la vie» dont le pronostic vital n'est pas funeste à court terme mais qui, pour des raisons diverses (handicap, pathologie sérieuse ne menaçant pas la vie, solitude, perte de sens), souhaitent s'en aller.*

*Mais, quand on n'est pas dans une perspective de fin de vie proche, je crois*

*délétère, du point de vue de la communauté, d'organiser l'aide à des pulsions suicidaires. L'éthique est une affaire de limites qu'il faut poser, même imparfaites. Alors que je crains l'implication des organisations chez les «fatigués de la vie», une partie du Conseil fédéral envisage maintenant de ne l'admettre dans aucun cas! Tout laisse penser qu'on n'échappera pas à la nécessité d'éviter que le suicide soit chez nous quasiment en libre-service tendanciellement, pour quelque motif que ce soit.*

Dommage que la conclusion du D<sup>r</sup> Martin soit si alambiquée!

Ph. R.

### Les oiseaux de Villars-Sainte-Croix

Revenons en cette période estivale sur un problème qui a agité les défenseurs de la nature au début de juillet et dont 24 heures du 9 juillet nous a rendu compte sous la plume de M. Frédéric Ravussin («Le déboisement des talus de l'A1 irrite les ornithologues»):

[...] *D'importants travaux sont en cours le long des talus qui bordent l'autoroute A1, entre l'échangeur de Vil-*

*lars-Sainte-Croix et la sortie de La Sarraz. Par secteurs entiers, les pentes ont été débarrassées des arbres qui y avaient été plantés [...]*

[...] *Débuté dans le courant du mois de mai, ce chantier d'envergure conduit par l'Office fédéral des routes (OFROU) agace les défenseurs de la nature, particulièrement les ornithologues. La raison? Il est réalisé en pleine période de nidification. «Imaginez les réactions si l'on se mettait à chasser pendant la période de mise bas ou à pêcher pendant le frai des poissons» s'indigne un ornithologue amateur [...]*

Comment expliquer ce massacre?

[...] *Depuis une année, l'entretien de ces talus est à nouveau placé sous la coupe de la Confédération, après avoir été longtemps de compétence cantonale. De fait Berne a décidé de minimiser au maximum les coûts d'entretien des surfaces vertes le long des autoroutes [...] Le principe adopté est la suppression de la plupart des éléments ligneux et leur remplacement par des prairies extensives ou des embuissonnements [...]*

M. Philippe Gmür, conservateur de la nature au Service cantonal des forêts, de la faune et de la nature (SFFN) est mécontent:

[...] *Je comprends les impératifs économiques de la Confédération, mais ces travaux ont été mis en œuvre au pire moment possible en ce qui concerne les oiseaux [...]*

Quand la Confédération prend les choses en mains, elle agit de manière uniforme. Grande victoire pour une rationalisation administrative: désormais les talus seront les mêmes de Genève à Romanshorn et de Bâle à Chiasso. Ne demandez pas à un bureau fédéral de se préoccuper de la nidification des oiseaux!

Cette petite histoire pourrait être un sujet de réflexion pour ceux qui réclament sans cesse qu'on transfère à la Confédération des tâches que les cantons remplissaient bien, mais de façons diverses. Il y a une leçon politique à tirer du triste sort des oiseaux de Villars-Sainte-Croix.

E. J.

## Aspects de la vie vaudoise

### Expositions

(fm) L'été, surtout lors de journées maussades ou carrément pluvieuses, est propice à la visite d'expositions. Dans le Pays de Vaud, l'offre est riche, vaste et diverse. Les amateurs de peinture ne manqueront pas l'exposition «Passions partagées» de la Fondation de l'Hermitage à Lausanne, laquelle, pour célébrer ses 25 ans, présente un exceptionnel florilège de tableaux du XX<sup>e</sup> siècle issus de collections privées suisses: de Bacon à Warhol en passant par Cézanne, Hodler ou Matisse, les plus grands peintres du siècle dernier figurent en bonne place dans cette exposition coup de cœur qui déroule ses fastes jusqu'au 25 octobre.

On ne passera pas non plus à côté de l'exposition consacrée au grand peintre vaudois Rodolphe-Théophile

Bosshard, qui a lieu au Musée de Payerne jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre. Cent vingt tableaux ainsi que deux sculptures, divers objets et photos y sont présentés. Après la visite de cette exposition, on (re)lira avec profit les pages que Paul Budry a écrites sur l'artiste dans le tome II de ses *Œuvres* parues aux *Cahiers de la Renaissance Vaudoise* (la reproduction d'une peinture de Bosshard orne du reste la couverture de ce volume).

Les amateurs de musique, d'orgue en particulier, se rendront à Romainmôtier. La Grange de la dîme abrite depuis quelques années l'orgue de salon fabriqué par Albert Alain, père du compositeur français Jehan Alain (mort au combat en 1940) et de l'organiste Marie-Claire Alain, bien connue chez nous, puisqu'elle est venue à de nombreuses re-

prises donner des cours à Romainmôtier. Une exposition découpée en quatre volets y est à voir jusqu'au 15 août. Dans un premier temps, le visiteur peut découvrir comment fonctionne l'instrument grâce à des maquettes dont il est possible d'actionner les mécanismes; une deuxième partie est consacrée aux astuces géniales utilisées par Albert Alain pour la construction de son orgue; le troisième volet évoque l'histoire des membres de la famille Alain; enfin, il est possible de visionner un film sur cet orgue.

Quant aux amateurs d'histoire vaudoise, ils iront découvrir au Musée mili-

taire de Morges une des expositions permanentes complètement remodelée et qui présente 350 ans d'histoire militaire vaudoise. A noter qu'historiens, conservateurs et ingénieurs en informatique ont développé un dispositif qui semble être pour le moment unique en Europe: un écran tactile sur lequel les visiteurs peuvent sélectionner les biographies d'illustres militaires vaudois de Davel à Guisan, les agrandir et les déplacer à leur volonté; en outre, le public a la possibilité d'effectuer une recherche sur l'un ou l'autre des quatre mille deux cent Vaudois engagés au service de Napoléon.

## Le Coin du Ronchon

### Autant de cantons, autant de sorcières

Les années nonante ont été marquées, en Suisse, par la mode des excuses officielles et des repentirs publics face aux «fautes du passé». Mais les modes ne passent pas aussi vite qu'on le croit et, aujourd'hui encore, ceux qui souffrent de voir leur bonne conscience insuffisamment mise en valeur n'ont aucune difficulté à trouver quelque «juste» à réhabiliter à grand renfort de publicité médiatique. Les sorcières, par exemple: c'est très «tendance». Il y a quelques années, l'Eglise réformée du canton de Zurich a confessé sa responsabilité dans les persécutions dont ont été victimes les sorcières aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. A la suite, le canton de Glaris a décidé de réhabiliter la «dernière sorcière d'Europe» Anna Göldi, décapitée en 1782; le Conseil d'Etat ne voulait pas s'adonner à cette contrition de mascarade, mais les députés, excités par quelques journalistes, lui ont forcé la main.

On a maintenant appris que Fribourg blanchissait à son tour «sa» dernière sorcière, la Catillon, brûlée en 1731. La presse politiquement correcte s'est ruée sur cette non-information en insistant sur le fait que la Suisse détenait le «record européen» de la chasse aux sorcières, en révélant aussi que la grande majorité des sor-

cières condamnées étaient des femmes (ah?) et en soulignant que cette répression était particulièrement virulente dans les cantons «réactionnaires» de Fribourg et du Valais. De «brillants spécialistes» en ont profité pour établir des liens avec le fanatisme religieux et l'inquisition catholique, mais aussi avec la lutte des dominants contre les dominés, avec la torture pratiquée à Guantánamo, ou encore avec la difficulté du pouvoir politique à asseoir son autorité dans les découpages territoriaux complexes («Plus il y a de frontières et plus on a brûlé de sorcières»). En résumé, si les sorcières ont été victimes d'horribles persécutions, c'est la faute à la Suisse, au fédéralisme, au christianisme, au sexisme et à George Bush.

Aujourd'hui, tous les cancrelats médiatico-académiques qui voudraient, sinon brûler M. Uli Windisch, du moins le chasser de l'université ou tout au moins le déchoir de son titre de professeur de sociologie pour le seul motif qu'il n'exprime pas des idées de gauche, peuvent se tapoter le ventre avec satisfaction en se répétant que les chasses aux sorcières, au XXI<sup>e</sup> siècle, ça n'existe plus.

LE RONCHON

## Non au Cassis de Dijon!

La Ligue vaudoise soutient le référendum et participe activement à la campagne contre le principe du Cassis de Dijon accepté par les Chambres fédérales le 12 juin 2009. Le délai référendaire échoit au premier octobre 2009.

L'été est une mauvaise période pour récolter des signatures, le Parlement le sait. Le Cassis de Dijon est pourtant un principe d'une trop grande importance institutionnelle pour être soustrait au débat public.

Les Chambres n'ont pas à profiter du fait que le citoyen vaque à ses occupations estivales pour jouer l'avenir de l'agriculture suisse, de la concurrence à laquelle les produits suisses sont soumis.

Aveu de faiblesse de la part du Parlement, ces manœuvres dilatoires ne peuvent que renforcer notre motivation.

La Ligue vaudoise vous serait reconnaissante de l'aider dans sa récolte de signatures. Des feuilles de signatures peuvent être commandées au 021 319 12 14, à l'adresse Comité «**Non au Cassis de Dijon!**», Case postale 6724, 1002 Lausanne ou à l'adresse mail [courrier@ligue-vaudoise.ch](mailto:courrier@ligue-vaudoise.ch). Nous vous prions de nous renvoyer à la même adresse postale les feuilles de signatures, même partiellement remplies, avant le 15 septembre 2009.

Ligue vaudoise